

Histoire du stationnement médical à Lausanne

Lausanne, ma ville, mon enfance ... Mon père n'avait pas de voiture, car les transports publics suffisaient: le tram, la «ficelle», ce funiculaire qui relie toujours les bords du lac au centre ville, pompeusement nommé «métro» quelques années plus tard, et la «sauterelle» qui nous amenait le dimanche aux lieux de pic-nic, dans les bois du Jorat. Je regardais avec envie la Topolino du père de mon copain Pierre ou la DKV du voisin qui parfois nous transportaient. Le papa d'Ariane avait une moto et je vibraais des soupapes quand il me croisait sur le chemin du retour de l'école et me ramenait à la maison: moi derrière et lui devant, en uniforme de pompier. Le dimanche les gens savonnaient leur automobile en pleine rue, là même où nous jouions aux «Dinky Toys» (c'est comme ça qu'on disait, mais je ne sais plus si l'orthographe est juste, car je suis très âgé) ... et l'hiver ils les recouvraient d'une bâche grise, encore plus luisante que les chromes qu'elle protégeait. Je me demande même s'il ne leur arrivait pas de savonner la bâche. Quand j'étais malade, le docteur venait me voir à la maison, en voiture évidemment. Il n'avait même pas besoin de se garer sur le trottoir car il y avait de la place.

Ensuite il y a eu l'Expo Nationale de 1964 et la première autoroute de Suisse. On disait que c'était une invention d'Hitler ... Quatre pistes, cela pouvait évoquer le déferlement des «Panzer-divisions» ... Mais quel progrès dans la vitesse pour aller au chevet de l'humanité souffrante.

J'ai passé mon permis après le Final de médecine et j'ai eu de la peine. Ma monitrice d'auto-école m'a fait connaître Syrius, un journaliste de la radio romande responsable d'une rubrique intitulée «l'accident de la semaine», un homme sympathique, qui, si je me souviens bien du souper partagé avec lui, était gastronome. Il mettait en garde ses auditeurs contre les dangers et les imprudences. Il faisait déjà de la prévention et cela me préoccupait aussi.

Fraîchement installé en 1985, j'ai d'office reçu de la police municipale une autorisation

de stationnement pour mes visites. Elle était valable plusieurs années et se renouvelait sans aucun problème. Il nous arrivait parfois de nous garer sur le trottoir, car déjà les places pouvaient manquer la nuit, lorsque tout le monde était chez soi. Un soir ma visite a duré longtemps pour convaincre la patiente d'aller à l'hôpital et j'ai trouvé un papillon rose sur mon pare-brise. Un simple téléphone à la caserne et quelques explications m'ont valu alors les excuses du préposé, qui ne pouvait pas savoir. «Navré, docteur, je comprends bien ...».

Ensuite nous avons reçu chaque année un bulletin de versement de 10 frs avec une lettre expliquant que les frais administratifs obligeaient la police à nous demander une obole. Je ne me souviens plus très bien de la formulation mais j'ai le sentiment d'avoir perçu des excuses de nous soumettre ainsi à des émolements: il est vrai que l'autorisation s'était plastifiée et que cela devait coûter.

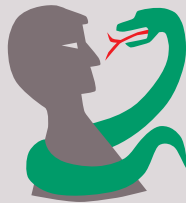
Et voici la formulation de la note de 50 frs reçue cette année: «Monsieur, votre macaron arrivant prochainement à échéance, nous vous remettons, ci-dessous, un nouveau bulletin de versement, pour autant que vous soyez toujours intéressé à bénéficier de ces prestations.» Mon orgueil médical en a pris un sacré coup: j'avais l'illusion d'offrir une prestation utile au public en visitant mes malades chez eux et voilà que c'est l'administration qui souhaite me la vendre. La direction de police lausannoise a tout compris de l'évolution des mœurs et gageons qu'elle saura donner des idées à nos édiles: «Docteur, vous dépensez l'argent de l'assurance, vous encombrez les routes et les trottoirs, vous prolongez des vies inutiles et vous contribuez au réchauffement de la planète. Votre macaron global, comprenant la taxe de droit de pratique, de remboursement, de parking et de prolongement de la vie ainsi que votre contribution écologique, arrive à échéance. Si vous souhaitez continuer à bénéficier de notre prestation pour participer à notre réseau, veuillez vous acquitter de la somme de ...» Je sais que je m'énerve pour rien et que ma cause est perdue. Je songe avec une larme à Syrius en Topolino, revêtu d'un uniforme de pompier de la prévention, passant une éponge pleine de mousse sur ses chromes après un repas gastronomique. Il ne me vient aux lèvres que cette admonestation du poète adressée à nos administrateurs ca-

chectiques, diététiciens du règlement: «bon appétit, messieurs, ô ministres intègres». Après tout c'est l'anniversaire de Victor Hugo, ce pourfendeur des petits – vraiment petits – Napoléon.

PS: J'ai de la peine avec ce concept de «prestation». Le dictionnaire Furetière de 1690, source inépuisable d'étymologies donne cette définition: «On dit aussi une

prestation annuelle ou quotidienne, de certaines rentes, ou livrées de fruits en espèces qu'on donne à des Religieux, Chanoines, ou autres personnes semblables. On ne peut saisir ces prestations qui tiennent lieu d'aliments». Le capucin gourmand devenu aujourd'hui bureaucrate vorace.

Daniel Widmer



Unsicherheit

Die Unsicherheit unter Ärztinnen und Ärzten wird immer grösser. Woher sollen sie ihr Wissen und Können holen, um Patientinnen und Patienten gut zu beraten, zu betreuen oder zu behandeln?

Wie schön war es doch in den guten alten Zeiten, als man noch seinem Professor glauben konnte, was zu tun sei. Niemand kümmerte es, ob seine Meinung aus der Luft gegriffen war, dem letzten Irrtum wissenschaftlicher Publikationen entsprach oder bei einem Glas Wein (oder mehreren) mit einem (oder mehreren) Kollegen entstand. Er hatte einfach Recht, und die Patienten überlebten oder starben. Basta.

Nun wurde es bereits etwas unangenehmer, als die Sache mit den unlauteren und unsauberen Studien ans Tageslicht kam. Da gab es doch wirklich Professoren, die 162 Studien veröffentlichten, die höchstens aus 10 Originalarbeiten hergeleitet waren, von denen die Originalpatienten oder -dokumente nicht mehr auffindbar waren. Oder dann die Koryphäen, die Wissenschaft mit Wischenschaft verwechselten und Studien publizierten, die allesamt von EBM-Leuten «geküdert» wurden.

Ja, diese EBM. Man könne höchstens einer von zehn Studien trauen! Wie soll man da noch Medizin betreiben, die wenigstens eine gute Erfahrungsmedizin wäre!

Und jetzt noch die Sache mit dem Schmieren und Bestechen. Firmen heuerten angeblich ganze Universitätskliniken an, um z.B. 100 Studien zu einem unwirksamen Medikament machen zu lassen und die 5 Studien, die wegen statistischer Fehler immer das Gegenteil des Erwarteten ergeben, publizieren zu können.

Aber auch die Medizinphilosophen scheinen nicht helfen zu können. Die Schweizerische Gesellschaft für Medizinische Philosophie SGMP rief die verunsicherte Medizinerschaft kürzlich zu einem Kongress ins Leukerbad. Die über 2000 erschienenen Ärztinnen und Ärzte verliessen eine nach dem andern verwirrt den Tagungsort, nachdem sich das stundenlange Diskussionsforum zu keiner besseren Guideline durchringen konnte als zu: «Glaube nicht, was du sagst, sonst denke ich, was du meinst.»

Wo bleiben die medizinischen Mütter und Väter, die sagen, was zu tun sei? Wir wollen doch nicht Patienten vergiften, falsche Beine amputieren oder Gesundheitssysteme ruinieren, weil das Geld in Profittaschen fließt statt Kranken hilft.

mediKUSS